

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est issu du colloque *La réception des objets médiatiques, XIX^e-XX^e siècles*. C'est la conviction qu'il fallait dépasser la difficulté à connaître la réception, butoir de la pensée pour les uns, point aveugle de la communication médiatique pour les autres, qui a été le moteur de cette entreprise intellectuelle.

À l'heure où foisonnent les recherches et les réflexions sur cette vaste notion, il a semblé pertinent de la scruter sous de multiples angles, d'interroger les travaux existants et d'assumer le risque d'emprunter des pistes nouvelles.

L'ensemble repose sur une série d'exigences : volonté de dépasser la simple opposition entre logiques de production et de réception, nécessité d'établir des liens entre objets médiatiques, priorité accordée aux supports et aux contextes de réception.

Par objets médiatiques, nous entendons les productions des médias contemporains et les objets médiatisés par un medium (écrit, image, son) ou transmis par un médiateur.

Sans prétendre à une impossible synthèse, nous nous sommes attachés à croiser les regards émanant de plusieurs sciences humaines et sociales – littérature, histoire de l'art, sciences de l'information et de la communication, sociologie, anthropologie, histoire... Le parti pris de ce livre est donc résolument pluridisciplinaire.

PRÉSENTATION

QUENTIN DELUERMOZ

historien, spécialiste de l'histoire sociale et culturelle
des ordres publics

« L'attention qui se concentre et se disperse ». La question de la réception en sciences sociales : enjeux et perspectives

« Dans une chaise longue, sur la terrasse d'un chalet, au fond de la vallée, une jeune femme est là, qui lit. Tous les jours, avant de me mettre au travail, je reste un peu de temps à la regarder à la longue-vue. Dans cet air transparent léger, il me semble cueillir sur sa forme immobile les signes de ce mouvement invisible qu'est la lecture, le parcours du regard, le rythme de la respiration et plus encore le glissement des mots à travers sa personne, leurs flux et leur blocage, les élans, les retards, les pauses, l'attention qui se concentre ou se disperse, les retours en arrière, ce parcours qui semble uniforme et qui est en réalité toujours changeant, toujours accidenté. [...] Tout ce que je fais a pour fin quoi? L'état d'âme de cette femme étendue sur une chaise longue [...], et cet état d'âme m'est refusé. »

Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Paris, Seuil, 1981.

Ainsi Italo Calvino pointe les angoisses de l'écrivain face au mystère de la lecture dans son célèbre roman. Le récit met auparavant en scène les multiples filtres qui orientent un texte et sa lecture. Mais au-delà du poids des contraintes éditoriales, ou plus exactement, en même temps qu'elles, et en même temps que les effets de la censure, de la critique, de la technique ou des conditions matérielles de lecture, il reste l'angle mort, insaisissable, à la fois lié et éloigné, de ce qui se joue dans la lecture individuelle.

Le roman à tiroirs d'Italo Calvino retrouve un questionnement littéraire ancien et répond à sa volonté d'expérimenter les pouvoirs de la littérature. Mais la mise à nu des dispositifs à l'œuvre dans la création, la réalisation, l'accessibilité, le jugement et la perception accompagne, à sa parution en 1979, une inflexion plus générale des sciences sociales dans son analyse de la production culturelle, entendue au sens large. Longtemps axée sur une approche

internaliste des œuvres, puis sur les processus de production, la recherche s'est en effet de plus en plus concentrée, à partir des années 1960, sur le phénomène des réceptions et des usages. La traduction des textes de Hans Robert Jauss, l'affirmation des sciences de la communication et de l'information, les développements d'une sociologie et d'une histoire culturelle axées sur la construction des publics ou sur les usages sociaux de la littérature, sont autant de moments non coordonnés de cet intérêt nouveau. L'approche, rendue plus dynamique et interactive, a rouvert les interrogations, mais les a rendues également plus complexes. Les questions de la création, des genres, de l'œuvre, de ses horizons d'attente, de ses publics, de ses usages ou de ses significations ont ainsi été fortement renouvelées ces trente dernières années : les travaux ont produit un ensemble qui paraît tout à la fois ancien et nouveau, cohérent et divers, multi-forme et marqué d'absences.

L'ambition de ce livre, issu d'un colloque tenu en janvier 2008, est de proposer un bilan de ces foisonnantes entreprises et de compléter des pistes qui avaient été, semblait-il, plus négligées. La rencontre fut d'autant plus utile qu'elle se déroulait dans un contexte social de fort questionnement sur « les médias ». La mutation des systèmes technologiques d'information ou la modification du rapport à l'image entraîne bien des incertitudes. Les anciennes interrogations sur les dangers des nouvelles formes de communication (films, jeux vidéo) sont renouvelées, avec leur corollaire : l'idée d'une perte culturelle induite par le retrait des « précédentes » formes. À cela peuvent s'ajouter des inquiétudes quant aux menaces que l'accroissement des « systèmes médiatiques » fait peser sur la démocratie, alors que cette dernière, dans sa forme moderne, est liée à l'émergence d'une « opinion publique », très tôt ambivalente... L'idée n'est bien sûr pas ici de délivrer des « recettes » ou des « vérités ». Cette réflexion collective se veut plutôt expérimentale.

Pour cela, il a fallu circonscrire le champ d'action, sans fausser l'analyse *a priori*. Par « objet médiatique », concept volontairement ample, nous avons entendu l'ensemble des productions culturelles et/ou artistiques qui se déroulent en régime médiatique, ce dernier émergeant, lentement, au début du XIX^e siècle. Il se caractérise par l'amélioration des techniques de réalisation, l'augmentation des productions et la diffusion auprès de nouveaux publics ; il induit des postures sociales novatrices, d'autres manières de créer, d'autres attentes et il accompagne le développement de l'industrie, de l'alphabétisation ainsi que l'élaboration de rapports inédits au savoir, à l'art, au corps, à l'autre et à soi. Bien sûr, il existe des réceptions en dehors du régime médiatique, ce dernier n'est pas uniforme au cours du temps et il connaît d'incessants déplacements et transformations, parfois contradictoires. La notion avait néanmoins le mérite de fournir un cadre d'étude cohérent pour la réception aux XIX^e et XX^e siècles, et pour aborder un ensemble très vaste d'objets.

Le deuxième choix fut d'insister sur la grande diversité des supports et des productions. Les analyses abordent la production scientifique, la littérature, les journaux, le cinéma, la photographie, la télévision, les sites Internet, la publicité, et, ce qui est plus rare dans ce type de recherche, la musique. Les contributions rappellent l'éclectisme de chacun des domaines et les partages plus ou moins construits qui les organisent. Surtout, elles se montrent sensibles à la circulation des référents, d'un type de média à un autre, d'un type de public à un autre, autorisant une interrogation sur la singularité des médias, sur la nature de ce qui circule comme sur la signification des adaptations – et de leurs effets.

Ainsi délimitée, la pluralité des disciplines convoquées était nécessaire pour appréhender la complexité des enjeux. Philosophes, sociologues, historiens, spécialistes de littérature, de communication, mais aussi acteurs de la réception ou de la création se succèdent donc, avec leurs outils, leurs lectures, leur propre croisement disciplinaire. D'une telle rencontre, des hiatus, des apories apparaissent, qui doivent inviter chacun à prolonger les questionnements. L'une des bonnes surprises du colloque a été la mise au jour des points de convergences et de différences constructives d'une lecture à une autre.

Enfin, la diversité des ensembles régionaux abordés, qu'il s'agisse du lieu d'origine des intervenants ou des espaces traités (Europe, Amérique latine, États-Unis) était un aspect important. Bien des régions manquent mais il a été possible de montrer l'importance des échelles d'analyse, de tester la pertinence du cadre national et de suivre les circulations, en restituant les justes connexions entre les cercles de réception.

Ainsi délimitées, les analyses ont été organisées plus spécifiquement en trois grandes parties. La première s'intéresse aux discours de la réception, qu'ils soient scientifiques ou ordinaires. L'idée est de faire le point sur les grandes propositions théoriques qui sous-tendent les manières de faire et d'historiciser les discours les plus partagés sur la réception. Il s'agit notamment, en guise de préliminaire, de mettre à distance nos propres outils d'analyse et modes d'appréhension pour affiner la capacité critique du phénomène de la réception.

La deuxième se place du côté de ceux qui « reçoivent », en s'intéressant à la difficile question des usages et des appropriations. L'étude des usages permet de rappeler la variation des réceptions en fonction des groupes sociaux (qu'ils soient définis par l'âge, le sexe, le milieu social ou le pays), mais aussi de dégager, en suivant le fil des réceptions, de nouvelles coupes transversales. Cet examen invite également à s'interroger sur le degré d'intériorisation ou de mobilisation conscientes, et sur les sources qui permettent de l'approcher. Enfin, il rend nécessaire une interrogation sur les effets de ces usages et leurs significations, entre transformations globales, constructions sociales et réinventions en situation.

La dernière partie propose de revenir, à partir de cette perspective, sur la spirale production/réception, saisie dans sa dynamique. Les différents termes

de la spirale et leurs intermédiaires apparaissent pris dans des interrelations mouvantes, nécessitant des analyses plus réticulaires. L'un des intérêts de la dernière partie du livre tient sans doute aux tentatives de théorisation de cette complexité.

Ces trois parties ont été complétées par plusieurs ateliers : images, migrations, réutilisations ; rôle des médiateurs ; différenciations sociales de la réception ; professionnels de la réception ; spirale production/réception ; musique et son. Ces travaux ont nourri, enrichi les pistes initiales. Certes, des absences, inévitables, demeurent. Parmi elles, la perspective anthropologique, souvent mentionnée, reste discrète, et l'analyse des scandales est absente. Il n'était évidemment pas possible de tout aborder, mais il s'agissait plutôt de pointer des nœuds de convergences, de proposer des pistes et de préciser le questionnaire.

Au final, quatre interrogations transversales se dégagent de ces analyses et marquent l'ouvrage.

La première concerne les conditions sociales et culturelles de la réception. Il faudrait ajouter « politique », tant on connaît le poids des États en ce domaine, par le biais de la censure ou des législations. Mais la réception est également conditionnée par les évolutions des systèmes médiatiques, c'est-à-dire des médias existants, de leur degré de technicité, de la forme culturelle qu'ils soutiennent et des groupes qu'ils peuvent concerner. Bien sûr, les rapports de force, en leur sein, jouent un rôle décisif. Le poids des imaginaires sociaux est également essentiel, que l'on considère les adaptations faites *a priori* comme les redéfinitions, individuelles ou collectives, qui s'opèrent en situation. Enfin, les mutations des systèmes d'appréhension (rapport à l'écrit, hiérarchie des sensibilités, rôle de l'émotion, statut de la pudeur) s'avèrent déterminantes dans les processus de réception. Tous ces cadres sont liés et connaissent des déclinaisons multiples. Mais ils dessinent un arrière-plan structurant, et souvent négligé, parce que trop ample pour le regard porté sur une œuvre ou un média précis.

Un autre questionnement porte sur les modes de classement en vigueur dans les sociétés considérées. La définition du « public », des « genres », de l'« auteur » sont autant de catégories construites qu'il convient de saisir. Elles orientent la définition du produit, son public, son statut et sa lecture, sa vision ou son audition. Elles ne sont pas univoques, et les déplacements de l'une à l'autre au cours du temps, pour un livre ou un film, sont également nombreux. En fait, la question n'est pas de savoir si elles sont ou non légitimes, mais de voir qu'elles constituent des références, des balises de sens et des enjeux de pouvoir qui sont le fruit de négociations souvent âpres. En ce sens, elles participent aussi de manière décisive au répertoire des réceptions d'une époque.

Dès lors, la troisième interrogation, ancienne mais toujours d'actualité, porte sur le contenu des « objets médiatiques », artistiques ou non, qui sont ainsi créés, produits, définis et lus. S'ils ne sont que cela, que leur reste-t-il en effet

de singulier? Si le texte, l'image ou le film ne sont que le fruit des logiques de production et de l'outillage mental du temps, s'ils ne sont que le support mou d'une infinité d'interprétations, à quoi servent-ils? Toutes les productions ne risquent-elles pas alors de se valoir? À moins qu'elles ne proposent un espace des possibles, lesquels s'articulent avec plus ou moins de succès au reste, et dont la qualité dépend, par exemple, de sa plus ou moins grande performativité. Là encore, la réflexion est à poursuivre.

Reste enfin le problème tout aussi délicat des publics et de « ce qui passe » dans la réception. D'abord, qu'est-ce que le public? Qui est concerné par la réception, comment, selon quelle cohérence? Quelle est la part de référence partagée ou du degré d'intériorisation, au plan collectif, mais également individuel? Entre échelle macro et microscopique, jeu et intériorité, appropriation et usage, ce dernier niveau reste un angle mort et un lieu de problème. À l'issue de la réflexion, la question soulevée en 1979 par Italo Calvino demeure, et c'est heureux: là se niche un lien ténu entre contraintes, liberté et créativité. Cet ouvrage présente ainsi au lecteur un état du questionnement des sciences sociales sur cet « objet » dont l'étude continue d'être un enjeu majeur.